



Fabula / Les Colloques
Sade en jeu

Chimie et physique chez Sade : Le cas de la Durand et de l'âme ignée

Clara Carnicero De Castro



Pour citer cet article

Clara Carnicero De Castro, « Chimie et physique chez Sade : Le cas de la Durand et de l'âme ignée », *Fabula / Les colloques*, « Sade en jeu », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document6046.php>, article mis en ligne le 13 Mars 2015, consulté le 23 Avril 2024

Chimie et physique chez Sade : Le cas de la Durand et de l'âme ignée

Clara Carnicero De Castro

Dans la deuxième partie de *l'Histoire de Juliette*¹, Noircueil prononce son dernier discours en tant qu'instructeur de la protagoniste. Il traite de l'hypocrisie et évoque comme exemple de comportement la marquise de Brinvilliers, illustre empoisonneuse du XVIIe siècle. Pour le maître libertin, il n'y avait pas « au monde une créature plus fausse, plus adroite, plus scélérate que la Brinvilliers » (III, 408). Juliette, instruite de l'histoire de cette « tueuse en série », désire en être digne, mais exige comme modèle une femme plus proche d'elle, une contemporaine. Noircueil lui présente alors Clairwil, qui devient tout de suite maîtresse² de la jeune courtisane. À la fin de la troisième partie du roman, la nouvelle préceptrice invite son écolière chez « une femme fort extraordinaire », qui « compose et vend des poisons de toutes les sortes » et qui « dit de plus la bonne aventure » (III, 649). La vendeuse-magicienne tombe amoureuse de Juliette le jour même, et se débarrassera de sa rivale cinq ans plus tard. Cette Brinvilliers du XVIIIe siècle est en fait la sorcière Durand, celle qui *dure* et possède les secrets de la longévité³.

Au-delà du modèle de l'empoisonneuse des années 1600, le personnage reprend les traits de la sorcière diabolique du XVIe siècle dont les caractéristiques remontent à l'entremetteuse-sorcière de la littérature antique, que l'on trouve chez Ovide, Tibulle et Properce⁴. Issue des couches basses de la société, celle-ci était une prostituée paysanne, vieillissante et hideuse, dont les pouvoirs de séductrice ne pouvaient s'expliquer que par la magie⁵. Le type relève évidemment d'une vision misogyne, « latente ou résolument exprimée⁶ » que Sade subvertit pour construire un personnage beaucoup plus complexe. Certes, le statut social de Durand semble assez bas et elle a déjà quarante ans (III, 652), voire cinquante à la fin du

¹ Édition de référence : Donatien Alphonse François de Sade, *Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice*, dans *Œuvres*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1998, t. III, p. 407-8.

² Le terme est ici à entendre au double sens du mot, à la fois comme amante et comme professeur.

³ Voir Philippe Sollers, « Sade dans le texte », dans *L'Écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil, 1968, p. 60.

⁴ Voir Marianne Closson, *L'Imaginaire démoniaque en France, 1550-1650 : genèse de la littérature fantastique*, Genève, Droz, 2000, p. 446, n. 102. Sur le personnage de La Durand, voir aussi Catherine Cusset, « La passion selon Juliette », *L'Infini*, n° 31, Paris, Gallimard, 1990, p. 22-23.

⁵ Voir Closson, *L'Imaginaire démoniaque en France*, éd. citée, p. 116.

⁶ *Ibid.*, p. 121.

roman (III, 1116). Mais c'est le même âge que celui des libertins de sexe masculin ; il ne s'agit donc pas, dans le contexte sadien, d'un signe de vieillesse ou de laideur. Bien au contraire, sa beauté inouïe attise de prime abord « un penchant inviolable » (III, 659) chez Juliette. En outre, la sorcière sadienne est athée : se moquant du diable, toute sa magie relève du charlatanisme. Pour ce qui regarde la sexualité féminine, la dame est « barrée » et ne peut se servir de son vagin. Le rôle de prostituée passive est donc remplacé par celui de sodomite active, voire de « super tribade⁷ », grâce à un clitoris « long comme le doigt » (III, 1116). Son savoir ne repose pas uniquement sur la croyance populaire, mais est davantage le résultat d'une hybridation entre cette dernière et la culture savante.

Suivant le principe de gradation qui structure le roman, « l'école de la Durand » (III, 1117) apparaît comme le sommet d'une formation libertine au féminin. Michel Delon observe que Delbène était la responsable du savoir philosophique et Clairwil du social (elle enseigne à Juliette des artifices pour bien vivre en société tout en étant criminel) ; il revient donc à la Durand de transmettre à la protagoniste des connaissances magiques et techniques⁸, faisant « la transition entre les vieux savoirs populaires et la philosophie des élites, entre les secrets féminins et la science officielle⁹ ». Il n'est donc pas étonnant que son cabinet soit « autant celui d'un naturaliste que celui d'une sorcière¹⁰ », note Armelle St-Martin. Hermaphrodite et empoisonneuse, elle incarne à la fois l'anormalité au sein de la nature, et la capacité à maîtriser cette dernière. Physicienne et chimiste, elle représente le progrès des sciences au moyen desquelles elle s'impose face aux autres précepteurs. En présence des libertins aristocrates, elle se vante de son savoir technique : « Toute la nature est à mes ordres [...] et elle sera toujours aux volontés de ceux qui l'étudieront : avec la chimie et la physique on parvient à tout. Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour enlever la terre ; et moi, je n'ai plus besoin que d'une plante, pour la détruire en six minutes... » (III, 663).

Les mots de la sorcière entrent en résonance avec les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement* de Diderot (1770) : « Vous ferez de la géométrie et de la métaphysique, tant qu'il vous plaira ; mais moi qui suis physicien et chimiste, qui prends les corps dans la nature et non dans ma tête, les vois existants, divers, revêtus de propriétés et d'actions, et s'agitant dans l'univers comme dans le laboratoire¹¹. » D'après Barbara de Negroni, « ce texte se situe [...] dans le droit fil des *Pensées sur l'interprétation de la nature* » (1754), où l'encyclopédiste montre « le

⁷ Armelle St-Martin, *De la médecine chez Sade : disséquer la vie, narrer la mort*, Paris, H. Champion, 2010, p. 110.

⁸ Voir Michel Delon, « Notice » de *l'Histoire de Juliette* (III, 1365).

⁹ Michel Delon, « Préface » dans notre *Os libertinos de Sade*, São Paulo, Iluminuras/Fapesp, 2015, p. 11.

¹⁰ St-Martin, *De la médecine chez Sade*, éd. citée, p. 108.

¹¹ Denis Diderot, *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*, dans *Œuvres philosophiques*, éd. Michel Delon et de Barbara de Negroni, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 448.

rôle essentiel de la chimie et de phénomènes naturels inexplicables par la seule physique¹² ». Si Sade ignorait peut-être les *Principes philosophiques*, publiés dans *l'Encyclopédie Méthodique*, il est certain qu'il connaissait les *Pensées*, puisque l'ouvrage figure dans sa bibliothèque à La Coste¹³. Le personnage de la Durand semble en effet l'incarnation romanesque de cette dynamique évoquée par Diderot, de ce « matérialisme chimique¹⁴ » qui se passe du « finalisme théologique » aussi que de l'« intelligibilité mécanique¹⁵ » pour prôner un savoir plus expérimental. Dans son laboratoire de sorcellerie, elle entreprend un renouvellement du matérialisme électrique des maîtres précédents en considérant les potentialités du feu. Suivons d'abord Juliette et Clairwil en visite chez la « mégère » pour ensuite nous plonger dans ses leçons.

La visite au laboratoire de la sorcière

Durand habite « au bout du faubourg Saint-Jacques, dans une petite maison isolée et sise entre cour et jardin » (III, 652). Sitôt entrée chez sa future maîtresse, Juliette en dresse un portrait physique et moral dont les caractéristiques la rapprochent plus d'une aristocrate que d'une paysanne : « C'était une très belle femme de quarante ans, des formes bien prononcées, étonnamment d'éclat, la taille majestueuse, une tête à la romaine, les yeux les plus expressifs, un très bon ton, des manières nobles, et généralement tout ce qui annonce des grâces, de l'éducation et de l'esprit » (III, 652). L'impérieuse Clairwil, imposant sa prétendue supériorité sur la truande, demande sur-le-champ une série de services : savoir son avenir, acheter une collection complète de poisons et leurs recettes, visiter le cabinet et le jardin des plantes venimeuses de la sorcière. Celle-ci exige en retour des complaisances préliminaires : elle souhaite fustiger au sang les deux dames. Décidées à se prêter à tout, les libertines pénètrent dans un cabinet dont « toute la partie droite était remplie d'alambics, de fourneaux et autres instruments de chimie » (III, 653). Elles sont attachées autour d'une colonne. Plus de cinquante coups de verges leur sont appliqués par un bourreau qui ne peut être une femme, puisqu'« un vit s'approcha de [leurs] fesses ». Se rendant compte de la supercherie, la protagoniste formule un léger reproche : « Madame, [...] êtes-vous au moins bien sûre de l'homme qui nous voit ? – Simple créature, répondit la Durand, ce n'est pas un homme qui jouit de vous, c'est Dieu » (III, 654). Clairwil se révolte contre la

¹² Barbara de Negroni, « Notice » des *Principes philosophiques*, *ibid.*, p. 1254.

¹³ Voir Alain Mothu, « La bibliothèque du marquis de Sade à La Coste », dans *Papiers de famille. Le marquis de Sade et les siens, 1761-1815*, dir. Maurice Lever, Paris, Fayard, 1995, t. II, p. 683 [427-XXXI].

¹⁴ François Pépin, *La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie : philosophie, sciences et arts*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 580.

¹⁵ *Ibid.*, p. 573.

superstition de la maîtresse du lieu, mais est réprimandée : « Silence, [...] livrez-vous aux impressions de la chair, sans vous inquiéter de ceux qui vous les font sentir : si vous dites encore un mot tout est perdu » (III, 655).

Les cérémonies préliminaires finissent, les libertines découvrent leur avenir – Clairwil ne vivra plus que cinq ans (III, 655) –, puis acquièrent des connaissances sur toutes sortes de substances vendues par la sorcière, comme des médicaments, des antidotes, des aphrodisiaques, des liqueurs et évidemment des poisons. Pour en essayer un, la mégère fait venir une petite fille et l'homme qui a fouetté les libertines. C'était « un vieux sylphe » que Durand fait disparaître et réapparaître d'un seul mot. Il dépucelle l'enfant pendant que les dames la « *désorganise[nt]*¹⁶ » (III, 658) avec de la poudre de crapaud verdier. Pour un nouvel essai, Clairwil choisit un jeune homme et Juliette déclenche une orgie avec les quatre personnages.

L'occasion permet un deuxième portrait de la sorcière, qui l'éloigne encore davantage de son prototype ancien : « Il était impossible d'être mieux faite, d'avoir des chairs plus fraîches, plus fermes et plus blanches ; Durand avait, surtout, les plus belles fesses et les plus beaux tétons qu'il fût possible de voir, et un clitoris... oh ! de nos jours nous n'en avons vu ni de si long ni de si roide » (III, 659). En effet, la sorcière n'est pas une « femme ordinaire » (III, 660), sa lubricité excessive inspirant un dernier portrait moral : « On ne se peint point l'ardeur de l'imagination de cette femme, la saleté de ses propos, le découlement original de ses idées luxurieuses, le désordre, en un mot, qui régnait dans toute sa personne, établi par l'incroyable chaleur de ses passions » (III, 660). Si Clairwil impose plus qu'elle ne plaît, étant plus majestueuse qu'agréable (III, 418), Durand captive Juliette tant par son physique que par son moral. La sorcière semble avoir en fait toutes les qualités qui manquent à la veuve aristocrate : la beauté originale, l'imagination enflammée et l'envie de passion, encore agrémentées par la modestie et la connaissance de la nature. S'affrontent ici un libertinage élitiste qui se veut apathique et un libertinage industriel¹⁷ qui se fait passionné. La sentence de mort qui condamne Clairwil ne doit rien ni à la magie ni au hasard.

L'examen de la demeure magique se poursuit par le jardin. « Extrêmement sombre », il « ressemblait beaucoup à un cimetière » (III, 662). Un sol hérissé de cadavres porte le délire et l'extravagance des libertines à son comble : elles se font des godemichés avec les os des morts et empoisonnent encore une autre victime, dont les convulsions la mènent jusqu'à une fosse ouverte « par [...] magie » (III, 663) sous les yeux des scélérates. Contente de l'attitude de ses visiteuses, l'hôtesse

¹⁶ Italiques de l'auteur. Il s'agit du néologisme *désorganiser*, qui signifie « détruire l'arrangement vital, donc tuer ; il évite par là les connotations morales du verbe *tuer* et réduit le meurtre à une simple transformation de la matière » (voir note 1 de Michel Delon, II, 504).

¹⁷ Rappelons qu'à la fin du roman, « grâce à ses intrigues, à son industrie, à sa science », Durand se retrouve « plus fortunée que jamais » (III, 1260).

avoue : « Je vous connais maintenant pour des femmes philosophes, qui ne voient la désorganisation de la matière que comme une opération de la chimie » (III, 664). Étonnée de tout ce qu'elle vient de voir, Clairwil réplique que la truande a de terribles secrets. Le savoir chimique de Durand lui permet en effet de « répandre des pestes », d'« empoisonner les rivières », de « propager des épidémies ». Les rôles sont dès lors inversés, car la sorcière reconnaît que « la vie des hommes est entre [ses] mains », confirmant sa supériorité sur l'aristocrate libertine : « je suis, en un mot, une femme unique dans mon genre, personne ne peut me le disputer » (III, 665).

Une connaissance si profonde de la nature contredit pourtant l'existence de Dieu affirmée précédemment. « En est-il un plus puissant que le vit ? », explique la mégère, qui se montre désormais aussi athée que ses clientes : « Plus on étudie la nature, plus on lui arrache ses secrets, mieux on connaît son énergie, et plus l'on se persuade de l'inutilité d'un Dieu » (III, 665). Pour réfuter toute spiritualité, Durand semble anticiper l'idée de nature en tant que « puissance créatrice¹⁸ », ainsi que le soutiendra le pape à la fin du roman : « C'est méconnaître la nature que de lui supposer un auteur ; c'est s'aveugler sur tous les effets de cette première puissance, [...] le prétendu Dieu des hommes n'est que l'assemblage de tous les êtres, de toutes les propriétés, de toutes les puissances ; il est la cause immanente et non distincte de tous les effets de la nature » (III, 665). Durand remplace de cette manière le système de la divinité par celui de la nature qui produit des créatures indistinctement. Les règnes animal, végétal et minéral sont tous des effets de ses premières lois, ils sont donc tous identiques selon sa conception du monde : « Dieu n'est que la nature, et tout est égal à la nature ; tous les êtres qu'elle produit sont indifférents à ses yeux, puisqu'ils ne lui coûtent pas plus à créer l'un que l'autre, et qu'il n'y a pas plus de mal à détruire un bœuf qu'un homme » (III, 665). L'anatomie même de l'héroïne semble être en harmonie avec cette vision « diachronique¹⁹ » de la nature, qui lance²⁰ une fois les créatures, mais dépend ensuite de leur destruction pour créer de nouveau. Si les êtres se multiplient par leurs propres facultés, l'énergie créatrice de la nature reste inactive. Le vagin barré de Durand représente précisément la négation de la procréation de l'espèce humaine, et lui confère une force d'anéantissement susceptible de nourrir les besoins de la nature.

Ce discours amène à une question de Clairwil : « Et votre système sur l'âme, quel est-il madame ? » (III, 665). La sorcière répond par une courte dissertation sur l'âme matérielle qui revêt une importance capitale dans le roman, puisqu'il permet

¹⁸ Jean Deprun, « Sade et la philosophie biologique de son temps », dans *De Descartes au romantisme : études historiques et thématiques*, Paris, Vrin, 1987, p. 147.

¹⁹ *Ibid.*, p. 143.

²⁰ *Lancer* est bien le verbe (*élanement* le nom) employé par le pape pour décrire cette puissance créatrice de la nature (III, 871).

d'insérer dans la narration la doctrine de l'âme ignée, connue sous le nom de « faux spinozisme²¹ » selon John Stephenson Spink ou de « spinozisme déformé²² » d'après Paul Vernière : « L'âme de l'homme, absolument semblable à celle de tous les animaux, mais autrement modifiée dans lui à cause de la différence de ses organes, n'est autre chose qu'une portion de ce fluide éthéré, de cette matière infiniment subtile, dont la source est dans le soleil » (III, 666). Réduit à l'hylozoïsme, le spinozisme était supposé défendre « la vision romanesque d'un monde qui serait un monstrueux animal en perpétuelle gestation » où « tout vivant est matière et toute matière animée²³ ». Les origines de cette doctrine remontent en fait au pneuma et à l'âme du monde des Stoïciens ainsi qu'à l'âme composée d'atomes sphériques telle que la conçoit Démocrite, en passant par le pan-psychisme des Italiens du XVI^e siècle, que l'on trouve surtout chez Campanella, dans sa *Cité du Soleil* (1602), où l'âme est assimilée à une matière ignée dont la source est le soleil.

Chez la sorcière, le dogme de l'âme ignée est rapproché des concepts importants de la chimie et de la physique modernes. Au milieu du XVIII^e siècle, cette matière ignée peut se nommer *phlogistique*²⁴ pour le chimiste ou bien *fluide électrique* du point de vue du physicien. Autrement dit, le feu, lorsqu'il est dans un état subtilisé et par conséquent invisible, se déploie en deux genres de fluides. D'un côté, il devient le *fluide igné*²⁵ ou le *phlogistique*, que Venel appelle « le feu de Démocrite²⁶ » dans *l'Encyclopédie* ou Macquer « le principe inflammable le plus pur et le plus simple²⁷ » dans son *Dictionnaire de Chymie* – ouvrage qui se trouve d'ailleurs à la bibliothèque de La Coste²⁸. De l'autre côté, le feu serait le fluide électrique : un « fluide très délié et très actif », « répandu dans tous les corps » et responsable de « tous les phénomènes de l'électricité²⁹ », selon *l'Encyclopédie*. Bref, il s'agit d'une même matière capable d'atteindre différents états, souligne enfin Guyton de Morveau dans les *Suppléments à l'« Encyclopédie »*³⁰.

²¹ John Stephenson Spink, « Libertinage et "spinozisme" : la théorie de l'âme ignée », *French studies: A quarterly review*, v. 1, n° 1, Oxford, B. Blackwell, 1947, p. 218, note 1 et p. 231.

²² Paul Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, Paris, PUF, 1954, t. 2, p. 343.

²³ *Ibid.*, p. 338.

²⁴ Voir l'article phlogistique de Bernadette Bensaude-Vincent, du *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. Michel Delon, Paris, PUF, 2010, p. 984.

²⁵ Ce terme est de Guyton de Morveau. Voir l'article phlogistique du *Supplément à l'« Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Amsterdam, M. M. Rey, 1776-1777, t. 4, p. 337.

²⁶ Venel, feu (chimie) de Venel, dans *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1765, t. 6, p. 609.

²⁷ Pierre Joseph Macquer, phlogistique, *Dictionnaire de chymie : contenant la théorie & la pratique de cette science, son application à la physique, à l'histoire naturelle, à la médecine & à l'économie*, Paris, Lacombe, 1766, t. II, p. 199.

²⁸ Voir Mothu, « La bibliothèque du marquis de Sade à La Coste », art. cité, p. 644 [204].

²⁹ Article feu électrique, dans *l'Encyclopédie*, éd. citée, t. 6, p. 614.

³⁰ Article phlogistique de Guyton de Morveau, *Supplément à l'« Encyclopédie »*, éd. citée, t. 4, p. 338.

Profitant du progrès de la chimie et de la physique expérimentale³¹, Sade actualise la théorie de l'âme ignée. L'âme du monde et celle des animaux, en tant qu'ignées, doivent être aussi électriques. Le soleil n'est pas seulement source de chaleur et de lumière, il devient générateur d'électricité :

Cette âme, que je regarde comme l'âme générale du monde, est le feu le plus pur qui soit dans l'univers : il ne brûle point par lui-même, mais en s'introduisant dans la concavité de nos nerfs, où est sa résidence habituelle, il imprime un tel mouvement à la machine animale, qu'il la rend capable de tous les sentiments et de toutes les combinaisons ; c'est un des effets de l'électricité dont l'analyse ne nous est pas encore suffisamment connue, mais ce n'est absolument pas autre chose. [III, 666]

Si le soleil est le siège de l'électricité, la mort se traduit par le retour au foyer igné de cette partie de feu électrique qui composait l'âme de l'homme. Le corps qui se putréfie dans la terre sera réarrangé sous une nouvelle forme et réanimé par une autre portion de feu électrique : « À la mort de l'homme, comme à celle des animaux, ce feu s'exhale, et se réunit à la masse universelle de la même matière toujours existante, et toujours en action ; le reste du corps se putréfie et se réorganise sous différentes formes qui viennent animer d'autres portions de ce feu céleste » (III, 666).

La théorie de l'âme ignée et le rapport entre la chimie et la physique

Ce petit discours est presque entièrement recopié du *Traité des trois imposteurs*, le célèbre pamphlet anonyme composé d'extraits de diverses sources et rédigé pendant les XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'en 1768, date de sa forme définitive³². L'argumentation de Durand a été puisée dans le chapitre V, « De l'âme », qui est lui-même une réécriture du chapitre VI des *Discours anatomiques* du médecin Guillaume Lamy (1675)³³. Chez celui-ci, il importe d'abord d'annuler la supériorité de l'homme sur les bêtes, puisqu'ils ont le même type d'âme, à savoir l'âme matérielle :

³¹ Voir l'article électricité de Christine Blondel dans le *Dictionnaire européen des Lumières*, éd. citée, p. 439 : « L'électricité représente l'un des développements majeurs de la physique expérimentale du XVIIIe siècle. »

³² L'emprunt a été signalé par Deprun, « Sade et la philosophie biologique de son temps », art. cité, p. 147. Sade possédait la version de 1768, publiée simultanément à Amsterdam et à Yverdon. Voir A. Mothu, « La bibliothèque du marquis de Sade à La Coste », art. cité, p. 680 [427-IV].

³³ Voir Françoise Charles-Daubert, « *Le Traité des trois imposteurs* » et « *L'Esprit de Spinoza* » : philosophie clandestine entre 1678 et 1768, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. 2-4 et p. 361. Voir aussi Guillaume Lamy, *Discours anatomiques : explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive*, éd. Anna Minerbi Belgrado, Paris, Universitas ; Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 104-5.

les fonctions dites « animales » suffisent à expliquer l'intelligence et la volonté³⁴, l'esprit immortel devient superflu. L'âme est alors identifiée aux esprits animaux³⁵, c'est-à-dire au fluide nerveux qui coule à l'intérieur des nerfs. Suivant une tradition qui remonte à Galien, ce fluide se déplace du cerveau aux muscles pour entraîner le mouvement, et des muscles au cerveau pour produire les sensations. Le cerveau est donc source ou réservoir de l'âme, dont les fonctions sont réduites aux mouvements de la matière³⁶. Plus précisément, Lamy puise le rapport entre les esprits animaux et le feu dans la théorie de l'âme ignée formulée par Pierre Gassendi et Thomas Willis.

Gassendi constate que la substance de l'âme des bêtes «semble être une contexture de corpuscules très subtils, et très mobiles, ou actifs, semblables à ceux qui font le feu, et la chaleur ». Il est possible que ces corpuscules « soient sphériques, comme les Auteurs des Atomes le prétendent³⁷ ». Pour Démocrite en effet l'âme matérielle est constituée d'atomes petits, lisses, sphériques et très actifs dont le mouvement perpétuel explique la capacité du feu de chauffer et de brûler³⁸. Chez le philosophe d'Abdère, on peut donc parler de l'âme « comme d'un *composé* igné » ou comme d'une « force qui se trouve être "du même ordre" que le feu³⁹ ». Chez le philosophe de Champtercier, il s'agit plutôt d'une « espèce de feu très tenu, ou une espèce de petite flamme⁴⁰ ». Pour Gassendi, c'est justement la force particulière au feu – principalement remarquée dans la flamme de la poudre à canon –, qui permet d'expliquer comment une substance si ténue peut mouvoir une masse aussi grande que le corps d'un éléphant, par exemple⁴¹.

Sous le patronage de Gassendi et des Atomistes, Willis développe la théorie de l'âme ignée selon une approche chimique, sans perdre pour autant le rapport avec la physique. Dans son *Anima brutorum* (1672), il fait de la décharge nerveuse un « phénomène énergétique⁴² » fondé sur l'explosion des esprits animaux. Ceux-ci ont une vertu inflammable dont l'action est comparable à la déflagration de la poudre à canon⁴³. Il s'agit bien d'un dynamisme et non d'un mécanisme à l'instar de

³⁴ Voir l'« Introduction » d'Anna Minerbi Belgrado, *ibid.*, p. 15.

³⁵ *Ibid.*, p. 10 et p. 17.

³⁶ *Ibid.*, p. 18-19.

³⁷ François Bernier, *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi*, 2e édition, Lyon, Anisson, Posuel et Rigaud, 1684, t. V, livre VI, « De l'Âme », p. 478-79.

³⁸ Voir Jean Salem, *Démocrite : Grains de poussière dans un rayon de soleil*, Paris, Vrin, 2002, p. 187-89.

³⁹ *Ibid.*, p. 194, italiques de l'auteur.

⁴⁰ Bernier, *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi*, éd. citée, p. 479.

⁴¹ *Ibid.*, p. 483-84.

⁴² Georges Canguilhem, *La Formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Vrin, 1977, p. 85. Voir aussi Jules Soury, *Le Système nerveux central, structure et fonctions, histoire critique des théories et des doctrines*, Paris, G. Carré et C. Naud, 1899, p. 440 et Thomas Willis, *Two discourses concerning The soul of the Brutes, which is that of the Vital and Sensitive of Man*, trad. S. Pordage, Gainesville, Florida, Scholars' Facsimiles & Reprints, 1971, p. 22-23.

Descartes⁴⁴ : le modèle de la détonation de la poudre chez le premier se distingue de celui du mouvement du boulet de canon chez le dernier⁴⁵. L'ensemble du processus de la décharge nerveuse chez Willis est décrit ainsi par Georges Canguilhem :

[...] [les esprits] se propagent de l'encéphale vers le muscle comme de la chaleur ou de la lumière. Véhiculés et retenus par un suc liquide remplissant les lacunes de la structure intra-nerveuse, ces esprits trouvent sur place, dans le sang artériel qui baigne les organes périphériques, un renfort de vivacité et de puissance motrice, par l'adjonction de particules nitro-sulfureuses aux particules d'esprit de sel qui entrent dans leur composition. Il se produit de ce fait un allumage et une explosion du mélange détonant, analogue à l'explosion de la poudre à canon. C'est cette explosion intramusculaire qui provoque la contraction et par suite le mouvement⁴⁶.

L'encéphale serait ainsi un petit « soleil en rayons », les nerfs des « mèches », la propagation des esprits une « irradiation⁴⁷ » et l'esprit animal même, « un rais de lumière [qui] va détoner », « une puissance qui doit être actualisée⁴⁸ ». Les esprits selon Willis ont donc une double nature : chimique en tant qu'ils sont associés au feu et physique puisqu'ils sont aussi assimilés à la lumière⁴⁹.

Le rapport entre la chimie et le feu semble évident, du moins au XVIII^e siècle. Selon Venel, dans *l'Encyclopédie*, « la Chimie s'appelle dès longtemps pyrotechnie, l'art du feu ». De ce fait, le « feu doit être regardé comme le moyen premier et universel de la chimie pratique ». C'est sous le nom de *phlogistique* que Venel propose de traiter le principe de la composition des corps qu'il croit être le « feu même », voire « une substance particulière, pure et élémentaire⁵⁰ ». Macquer, dans ses *Éléments de chymie théorique*, affirme d'abord que « la matière du soleil, ou de la lumière, le phlogistique, le feu, le soufre principe, la matière inflammable, sont tous les noms par lesquels on a coutume de désigner l'élément du Feu ». Mais il fait ensuite une distinction entre deux phénomènes que l'élément présente : le phlogistique et le feu pur. Le premier se trouve fixé, c'est-à-dire en combinaison puisqu'il est « principe dans la composition d'un corps ». Le deuxième se trouve « seul et dans son état naturel ». Envisageant cette dernière vue, il semble reprendre le dogme de l'âme ignée selon la tradition du faux spinozisme :

⁴³ Voir Soury, *Le Système nerveux central*, éd. citée, p. 440-441.

⁴⁴ Voir Canguilhem, *La Formation du concept de réflexe*, éd. citée, p. 60 et p. 63.

⁴⁵ Voir Pépin, *La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie*, éd. citée, p. 577.

⁴⁶ Canguilhem, *La Formation du concept de réflexe*, éd. citée, p. 63.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 65-66.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁰ Article feu (chimie), *Encyclopédie*, éd. citée, t. 6, p. 609 (italiques de l'auteur).

[...] c'est une substance que l'on peut considérer comme composée de particules infiniment petites, qui sont agitées par un mouvement très rapide et continu, par conséquent essentiellement fluide.

Cette substance, dont le soleil est comme le réservoir général, paraît s'en émaner perpétuellement, et se répandre universellement dans tous les corps que nous connaissons, mais non pas comme principe ou essentielle à leur mixtion [...] ⁵¹.

Guyton de Morveau cependant, dans l'article phlogistique des *Suppléments à l'« Encyclopédie »*, interprète le terme comme étant propre non seulement à la chimie, mais aussi à la physique. Pour lui, la substance semble rapprocher et confondre les deux sciences. En outre, il ne fait pas de distinction entre un principe de mixtion des corps et un fluide essentiel. Le phlogistique est non seulement identifié au « pur élément du feu », mais aussi à « la lumière ». Morveau assure même que cette identité « ne peut plus être révoqué[e] en doute ». En somme, « il y a toute apparence que le fluide électrique n'est encore que la même matière dans un autre état ⁵² », souligne-t-il. Et Morveau n'est pas le seul à concevoir ce rapport. Pour l'abbé Nollet, le fluide électrique, le feu élémentaire et la lumière ne sont qu'une même matière, capable d'opérer différents effets : « Ce fluide s'appelle *feu*, lorsque son action forcée détruit ou dissipe les corps qui le renferment. On lui donne le nom de *lumière*, lorsque dégagé de toute substance grossière, ses parties sont contiguës entre elles dans un milieu transparent ⁵³ ». La Mettrie, qui cite d'ailleurs le « M. Lamy Médecin », reproduisant le texte que nous avons déjà évoqué ⁵⁴, propose également cette correspondance : « Le feu qui fait durer plus longtemps la contraction du Cœur de la grenouille [...] serait-il le principe moteur dont nous parlons ? L'Électricité ne rendrait-elle point plausible cette nouvelle conjecture ⁵⁵ ? »

Dans sa *Psychanalyse du feu*, Gaston Bachelard a bien remarqué que la substantialisation du feu peut concilier facilement des caractères contradictoires. Il peut être « vif et rapide sous des formes dispersées », tels les atomes sphériques de Démocrite. Mais il peut aussi être « profond et durable sous des formes concentrées ⁵⁶ », telle l'âme du monde selon la tradition du faux-spinozisme. Dans le premier cas, il s'attache au flux des atomes qui implique l'existence du vide. Dans le deuxième, il s'attache à un univers plein en forme de grand animal ⁵⁷. La

⁵¹ Pierre Joseph Macquer, *Éléments de chimie-théorique*, § IV. Le Feu, Paris, Didot le Jeune, 1756, p. 11-12.

⁵² *Supplément à l'« Encyclopédie »*, éd. citée, t. 4, p. 338.

⁵³ Jean-Antoine Nollet, *Essai sur l'électricité des corps*, Paris, Les Frères Guérin, 1746, p. 120, italiques de l'auteur.

⁵⁴ Julien Offray de La Mettrie, *Le Traité de l'Âme*, chap. VIII, éd. Theodoricus Verbeek, Utrecht, OMI, 1988, vol. 1, p. 27*-28*/103-104.

⁵⁵ La Mettrie, « Les animaux plus que machines », dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1987, p. 333.

⁵⁶ Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 112-13.

substantialisation du feu fond de cette façon deux formules opposées dans une même conception d'âme matérielle : les esprits animaux, étant une portion du feu élémentaire, se rapprochent de la matière ignée des atomistes, malgré le désaccord entre l'absence ou non de vide⁵⁸. Dans le cas précis de la dissertation sur le système de l'âme de Durand, le « feu le plus pur » (III, 666) semble constituer une force d'attraction entre les diverses molécules. Celles-ci se détendent et se désorganisent au moment de la mort. Passant par le processus de putréfaction, elles trouveront tôt au tard une nouvelle organisation dans un nouveau corps dont la cohésion s'expliquera par une autre portion de « fluide éthéré » (III, 666)⁵⁹. À l'échelle de *l'Histoire de Juliette*, si l'on rapproche le discours de la sorcière de la dissertation sur la sensibilité de Clairwil (III, 422-426) ou de celle sur la transgression de Saint-Fond (III, 481-485), ce « feu céleste » (III, 666) même serait composé des particules électriques dont l'interaction avec les atomes émanées des objets extérieurs produit une inflammation. Le feu électrique de Durand est donc vif et rapide sous la forme de petites portions qui s'introduisent dans les nerfs des êtres vivants, mais profond et durable sous la forme de l'âme générale du monde.

Dans ce contexte, l'orgasme du libertin n'est que l'explosion des esprits animaux, produite par cette détonation électrique dont le degré d'énergie est très intense. L'inflammation du fluide nerveux, loin d'être une simple métaphore chez Sade, désigne ainsi un phénomène physiologique⁶⁰. Il en va de même pour l'« âme de feu » de Juliette dont parle Saint-Fond dans sa dissertation sur la transgression (III, 484). Cette conception de l'esprit animal en tant que substance inflammable évoque par conséquent des concepts scientifiques tels que le fluide électrique et le phlogistique. Les références au premier abondent chez les libertins, ce n'est pas le lieu de les repérer ici⁶¹. Et s'ils ne citent pas le second directement, ils ne manquent pas d'user de synonymes. Au même instant où Clairwil parle à Juliette du projet d'aller chez une vendeuse de poison, l'écolière dit éprouver une grande jouissance : « J'ai senti mes nerfs tressaillir, une flamme inconcevable embrasait leur masse, et je suis sûre que si tu me touchais, tu me verrais encore toute mouillée. » Afin de montrer l'effet sur ses nerfs du spectacle d'un empoisonnement en masse,

⁵⁷ Sur le paradoxe entre une vision du monde atomiste et une autre « pléniste », voir Margaret Sankey, « Le matérialisme de Cyrano de Bergerac », dans *Materia actiosa: Antiquité, Âge classique, Lumières : mélanges en l'honneur d'Olivier Bloch*, Paris, H. Champion, 2000, p. 162-63.

⁵⁸ Sur le désaccord entre les deux formules, voir Aram Vartanian, « Quelques réflexions sur le concept d'âme dans la littérature clandestine », dans *Le matérialisme du XVIIIe siècle et la littérature clandestine*, dir. Olivier Bloch, Paris, Vrin, 1982, p. 149-50.

⁵⁹ Le rapprochement cohérent entre la pensée atomiste et celle « pléniste » est étudié par Betty Jo Teeter Dobbs : voir « Stoic and Epicurean doctrines in Newton's system of the world », dans *Atoms, pneuma, and tranquillity : epicurean and stoic themes in European thought*, dir. Margaret J. Osler Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 221-38 et « Newton and stoicism », *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 23, Supplément « Recovering the Stoics », 1985, p. 109-123.

⁶⁰ Armelle St-Martin avait déjà montré qu'on ne peut pas « se contenter de prendre ces références sur l'unique plan de la métaphore », puisque Sade « associe l'énergie qui anime le vivant à un feu » (*De la médecine chez Sade*, éd. citée, p. 170).

⁶¹ Voir notre « Le fluide électrique chez Sade », *Dix-huitième siècle*, n° 46, Paris, La Découverte, 2014, p. 561-77.

la protagoniste raconte la façon dont elle a achevé ses victimes avec une boîte entière de dragées venimeuses. Elle avoue alors qu'« un feu divin circulait dans [ses] veines... » (III, 649). Déjà Delbène, au début du roman, apprenait à Juliette les effets flamboyants du crime : « Un feu dévorant et délicieux se glissera dans tes nerfs, il embrasera ce fluide électrique dans lequel réside le principe de la vie » (III, 194).

La leçon de matérialisme électrochimique énoncée par la sorcière est en fait répandue dans l'ensemble du roman. La prétendue agente du diable dans le monde confirme ainsi la réalité d'une sorcellerie terrifiante tout en niant l'existence de Dieu et de l'âme spirituelle. Elle remplace le pacte diabolique par l'intrigue, l'industrie et la science (III, 1260) et l'adoration de Satan par celle du crime et de la lubricité. Au moyen de ses poisons, elle reprend le « principe de délicatesse⁶² » des exorcistes, qui se réjouissaient face au spectacle des contorsions indécentes d'une jolie possédée. La possession en effet n'a rien à voir avec le Démon ; elle relève tout simplement d'un dysfonctionnement des centres nerveux. La puissance matérielle du venin, capable de produire des explosions désordonnées des esprits animaux, l'emporte sur l'imaginaire démoniaque. La chimie, en tant que science de la transgression de l'ordre divin, naturalise le diabolique surnaturel. Les secrets de la longévité ne sont donc pas liés à aucune superstition ou spiritualité, mais à la circulation perpétuelle des particules ignées et électriques entre la terre et le soleil, à ce matérialisme électrochimique qui fait de La Durand « la plus insigne libertine de son siècle » (III, 1124), celle qui devient, aux côtés de Juliette, « à jamais célèbre » (III, 1260).

⁶² Il s'agit d'un raffinement sexuel qui conduit chacun à son propre libertinage. Voir M. Delon, *Le Principe de délicatesse : libertinage et mélancolie au XVIIIe siècle*, Paris, A. Michel, 2011, p. 15-16 et p. 295-297.

PLAN

- [La visite au laboratoire de la sorcière](#)
- [La théorie de l'âme ignée et le rapport entre la chimie et la physique](#)

AUTEUR

Clara Carnicero De Castro

[Voir ses autres contributions](#)

Université Fédérale du Paraná